



# Claude et Véronique Souriau dans la Vienne

## Des céréales aux poulets, autonomie et cohérence

Claude Souriau, agriculteur dans la Vienne, n'est pas du genre à passer tout son temps « enfermé » sur sa ferme. « Je m'absente souvent à cause des réunions et des actions, trop même, mais j'ai du mal à ne m'engager qu'à moitié », résume-t-il.

C'est dans les locaux du pôle INPACT, à Melle, dans le département voisin des Deux-Sèvres, que Claude passe plusieurs fois par mois pour remplir ses responsabilités associatives. En effet, créée en 2005, le pôle INPACT, en région Poitou-Charente, regroupe les associations qui se donnent pour mission le déve-

loppement et la promotion de l'agriculture durable entre autres, la FRCivam de Poitou-Charente, l'AFIPAR, Agribio Poitou-Charente.

Claude explique : « Le fait de regrouper dans les mêmes locaux des associations qui partagent les mêmes valeurs permet de créer une synergie, de se partager des informations, des compétences et des missions, la difficulté étant de bien définir les "spécialisations" de chaque association. De plus, il est plus facile pour les partenaires politiques d'identifier un groupement d'association qu'une myriade de petites structures éparpillées. »



Claude est administrateur à l'AFIPAR : « en ce moment, les projets que nous cherchons à développer portent sur la sensibilisation à l'environnement et à l'agriculture durable via une exposition interactive dans les écoles avec des élus ; et sur la constitution de collectifs solidaires pour retirer des terres agricoles de la spéculation foncière afin de permettre à des jeunes de s'installer (projet Terre de liens). » D'autres thématiques sont également travaillées, comme la vente en circuits courts.

Claude est aussi secrétaire à la Confédération paysanne et trésorier de la CUMA.



Tous ces engagements traduisent un choix de vie, qui implique moins de disponibilités pour travailler sur la ferme et pour passer du temps en famille. « Je dois m'organiser pour pouvoir me déplacer aux réunions, étudier des dossiers, et aussi me garder du temps pour souffler et être en famille. Tout ça est possible grâce à Véronique qui partage les mêmes convictions, sans elle je ne pourrais pas partir si souvent en laissant les affaires de la ferme. »

Claude et Véronique ont cinq enfants. La famille habite sur la ferme de Monbrard à Saint-Gervais-les-Trois-Clochers, à 20 km de Châtelleraud.

C'est une ferme qui appartenait au père de Claude ; ce dernier a débuté avec 25 ha.

« Quand j'étais gosse, en plus des grandes cultures de blé, colza et tournesol, mon père avait des vaches laitières, il a élevé ensuite des agneaux et des cochons ; je me suis installé en GAEC avec lui à cette époque, c'était en 1983 »  
Le système agricole de polyculture-élevage

classique permettait une bonne gestion naturelle de l'espace : les collines sont des terres calcaires excellentes pour la grande culture, et dans les fonds, le long des cours d'eau, il y avait des prairies pour l'élevage.

Aujourd'hui les jachères ont remplacé les pâtures et les vaches et les moutons ont disparu. La désertification de l'élevage est impressionnante, il ne reste que deux éleveurs

laitiers sur le village. « Nous sommes moins touchés que d'autres endroits du département où l'élevage a complètement disparu », explique Claude, « mais la tendance est la même, soit les agriculteurs en place arrêtent l'élevage pour se consacrer aux grandes cultures (blé, maïs, colza, tournesol), soit ce sont les jeunes qui reprennent qui le font. C'est vrai que ne faire que de la culture pose moins de contraintes. Le revers de la médaille c'est qu'on ne fait plus de l'agriculture pour la consommation locale, on est dépendant des primes de la PAC et bien souvent on rentre dans un système qui pousse à l'agrandissement. »

Claude arrête l'élevage de porcs en 1987 pour commencer un élevage de poulets, juste une vingtaine par semaine pour vendre sur le marché de Saint-Gervais où une place s'est libérée. La même année, une partie des terres en fermage sont reprises, l'élevage de moutons n'est plus possible et le GAEC doit trouver une

nouvelle activité pour faire vivre deux personnes sur 60 hectares. « Nous avons débuté la production de fleurs séchées et parallèlement nous avons construit un premier poulailler et un abattoir pour développer l'élevage de poulets. »

« Posséder notre propre abattoir est intéressant car il n'y en a pas beaucoup dans la région, ainsi nous pouvons nous organiser comme nous voulons », explique Véronique. Cela crée de l'emploi sur la commune car trois personnes y travaillent plusieurs heures par semaine, mais Véronique précise aussitôt : « L'évolution des normes est tellement rapide que nous devons investir pratiquement tous les ans dans de nouveaux équipements ; c'est facile à faire pour un industriel, beaucoup moins pour des petites structures familiales comme nous. On a réellement l'impression que l'on cherche à nous casser. »

En 1990, lors du départ en retraite du père de Claude, Véronique intègre la ferme et la mère

de Claude prend le statut de salarié. En 1993, il faut faire un choix, investir dans l'élevage de poulets ou dans la production de fleurs séchées. C'est finalement les volailles qui seront préférées et un autre poulailler est construit. Lors du départ en retraite de la mère de Claude en 1995, le couple crée la EARL de la Ferme de la Croix blanche, du nom de la ferme que les parents de Claude ont achetée pour passer leur retraite, et où se trouve l'abattoir de volailles.

La structure agricole actuelle comprend donc 72 ha de terre sur lesquels sont cultivés le blé, le maïs, le tournesol, la luzerne, le pois et le mélange céréalier. Les champs bordant les ruisseaux sont laissés en prairie et 3 hectares sont dédiés à l'élevage du poulet en plein air. Claude utilise des cages mobiles et produit 8 000 volailles par an, avec une majorité de poulets mais aussi des canards, des pintades et des oies. La vente est assurée en direct sur les marchés, notamment à Châtelleraud et à

Saint-Gervais, et un GIE composé de quatre amis agriculteurs s'est mis en place pour faire de la vente directe dans les comités d'entreprises, puis pour proposer les produits dans les GMS (grandes et moyen surfaces). Claude précise qu'il limite la part des GMS dans son chiffre d'affaire à un maximum de 30 %, cela pour s'assurer de garder son indépendance. Un magasin à la ferme propose aussi les produits d'autres agriculteurs.



Depuis plusieurs années, Claude fait évoluer son système pour le rendre cohérent. Il alimente ses volailles avec ses cultures de maïs, de pois et de mélange céréalier, sans avoir recours à l'irrigation. Le seul aliment acheté est le complément pour équilibrer la ration en protéines. Mais pour Claude, il n'est pas question d'acheter du tourteau de soja produit à l'autre bout du monde – avec des conséquences environnementales catastrophiques ; il utilise à la place du tourteau de noix provenant d'une huilerie voisine.

Le tournesol est pour l'instant vendu en coopérative. « J'étudie la possibilité d'acheter une petite presse pour faire mon huile de tournesol et utiliser le tourteau résiduel comme complément protéique dans la ration des volailles », explique Claude, « cela me permettrait une transparence maximale et une indépendance au niveau de l'élevage des poulets, tous les aliments étant produits sur la ferme ». Claude a également travaillé sur l'amélioration de ses pratiques culturales avec un Civam : les formations Prosypré lui ont permis de diminuer l'utilisation de produits phytosanitaires pour ses cultures de blé (voir encadré p. 32). « J'ai poursuivi cette logique jusqu'au bout et cette année je suis en conversion en agriculture biologique ! »

La recherche de l'autonomie et de la cohérence se poursuit avec une volonté de se réapproprier ses propres semences de maïs. Claude participe ainsi à un programme de recherche européen concernant les semences paysannes (voir annexes). Claude doit aussi remettre en cause certaines pratiques culturales qu'il avait adoptées : « Comme je débute en agriculture biologique, je ne sais pas encore comment poursuivre le zéro-labour (qui favorise le



développement de la vie du sol) que je pratiquais depuis plusieurs années. En effet, avant j'utilisais des produits chimiques pour tuer les plantes envahissantes sans avoir besoin de retourner la terre, à présent il faut que j'expérimente d'autres systèmes comme les couverts végétaux. »

Claude voit l'avenir avec optimisme : « C'est passionnant d'être ainsi en recherche permanente, j'ai la conviction que je vais dans le bon sens et ça me plaît ! ». Avec tant d'énergie, comment douter du résultat...